

## Raphaëlle de Groot et moi

Thérèse St-Gelais

Féministes ? Féministes !  
Numéro 247, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71108ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

St-Gelais, T. (2014). Raphaëlle de Groot et moi. *Spirale*, (247), 58–59.

# Raphaëlle de Groot et moi

PAR THÉRÈSE ST-GELAIS

Dans mon parcours de chercheuse et d'enseignante, la question des attaches entre la création et la recherche me préoccupe depuis longtemps, convaincue que je suis que l'écriture sur l'art, parfois théorique, et la création s'entrecroisent ou s'entre-alimentent de telle sorte que l'une ne peut prendre le pas sur l'autre. Il en va ainsi de la performance de Raphaëlle de Groot et de ce que je peux en dire.

« *Que font les femmes à la pensée?* », se demandent Vinciane Despret et Isabelle Stengers (dans *Les faiseuses d'histoires*, Éditions La Découverte, 2011). J'ajuste la question pour mon propos en me demandant à mon tour : « que font les femmes à la création? Et que font les femmes à ma pensée? » Mais plus encore : « que fait le féminisme à la création et à ma pensée? »

Nous sommes plusieurs à partager cette idée : le féminisme s'est invité dans la création de plusieurs femmes artistes. Ainsi, même si plusieurs femmes ne se réclament pas « féministes », elles en vivent les effets tout comme l'on prend part à la vie sociale, citoyenne et communautaire. Or, si « *le féminin se détache des femmes et devient un sujet nomade en mutation profonde* », tel que le soutient Rosi Braidotti (*La philosophie... là où on ne l'attend pas*, Larousse, 2009), le féminisme, de manière aussi fluctuante, va au-delà des seules revendications militantes. Entre création, recherche et politique, le féminisme circule librement et loge à plusieurs enseignes.

À l'instar du féminisme, la performance s'invite aussi parfois de manière imprévue pour celui et celle qui la reçoivent. Ainsi, à l'été 2013, l'artiste-performatrice Raphaëlle de Groot s'est manifestée à la Biennale de Venise devant un public qui ne l'attendait pas (le projet a été conçu en collaboration avec la commissaire Louise Déry de la Galerie de l'UQAM). Au cœur de ce public, elle a réalisé une performance intitulée *En exercice à Venise*. Assise sur un banc, l'artiste recouvre sa tête de papier et de multiples rubans adhésifs et y attache une cascade d'objets : immenses mains en caoutchouc, boas *home made* faits de divers matériaux et tissus, longue étoffe de tulle bleu, etc. À ses bras et mains, elle fait pareil. Un pied de mannequin hypothéquera dorénavant sa liberté manuelle. Une jambe pendouillera à ce qui fait office de traîne solennelle au dos de

l'artiste. À l'évidence, la traîne de Raphaëlle de Groot est longue et encombrante. Je le ressens.

Et pourtant. Malgré l'accoutrement ostensible avec lequel de Groot se recouvre, malgré les contraintes et les écueils qu'elle s'impose, je ne pressens pas de volonté première de sa part de me dire combien son encombrement lui rend difficile son parcours. Tout comme je ne perçois pas non plus qu'elle est à me figurer la lourdeur de la vie. Ce que je vois plutôt, c'est la manifestation omniprésente d'une hybridité bricolée de toutes pièces. Le rafistolage de bouts de mannequins, de cure-pipes, de tissus participe de la performativité de son identité-artiste qui se construit au fil du temps et au rythme des espaces, voire des territoires, qu'elle parcourt. À mille lieues d'un modèle générique, à chaque performance, l'artiste explore et invente des possibles qui ne se répètent pas d'une fois à l'autre, mais qui se déclinent en nuances et en variantes.

Raphaëlle de Groot ne se pare pas pour une mascarade. Hors de la conformité, son affublement ne me désigne rien que je connaisse. Au lieu où elle m'emmène, elle m'oblige à revoir mes repères. Pour reprendre une expression de Braidotti, elle « *déterritorialis[e] [mes] modes d'appartenance* ». Elle précarise mon environnement. Elle m'indispose et cela m'émeut. Sa lente mutation m'entraîne vers un ailleurs dont je ne connais pas la destination. Sa longue marche pour se rendre sur le bord de la lagune et enjambrer une gondole pour y prendre place — avec un gondolier typé qui l'attend — suspend tout rendez-vous harmonieux que je pouvais imaginer. Voir performer Raphaëlle de Groot me place en zone de proximité sensible, voire affective, avec elle. Elle me pousse à revenir sur mes mots pour tenter de dire — mais y arriverai-je? — avec les plus fines nuances ce que je veux vraiment dire.

À la suite de Rosi Braidotti, je me poserai cette question : « *Comment faire justice aux expériences qui ne sont pas reconnues dans le langage [...] ? Quel est le langage approprié dans lequel exprimer les silences et les voix manquantes?* »

Encore aux prises avec les relents de notre printemps pas trop lointain et à l'heure où les institutions liées à l'apprentissage et à la diffusion du savoir « *doivent produire des savoirs utiles* », comme le rappellent Despret et Stengers, où

l'excellence se mesure à l'aune de la rentabilité, que faire de ce qui se présente en trop sur le corps de Raphaëlle de Groot et de ce langage qui peine à nommer l'« a-normal » auquel j'assiste.

L'écriture féministe, à laquelle j'aspire, en est une de résistance. En premier lieu, elle résiste à la soi-disant logique des savoirs normés et de la pratique créatrice qui en découlerait; elle résiste à une uniformisation du savoir pour le soi-disant mieux-être de tous et de toutes. De plus, elle permet de penser et d'agir de sorte que, là où nous vivons, il y ait toujours place pour ce que Gayatri Chakravorty Spivak, avec d'autres, a appelé la « *décolonisation de l'imaginaire* ».

Écrire en tant que féministe demande de mettre à l'épreuve le sens commun et d'ouvrir la voie à des possibles que des pratiques artistiques me permettent d'entrevoir. Or, la pratique créative qui me semble offrir ce terreau d'ouvertures et de résistance est celle qui anime ma pensée à tenter également de m'ouvrir à ce qui ne m'est pas destiné, par nature. Car j'y perçois une saine opposition à ce qui se présente comme une assignation à ce qu'il faut dire et penser.

De la performance de Raphaëlle de Groot, je comprends que l'assignation est le mode impératif sur lequel je me dois de réfléchir. De mes yeux, je vois que la figure qu'elle performe est un corps hors assignation, un corps nomade, pour reprendre le concept si cher à Rosi Braidotti. Partant, cette fois-ci, des mots de Judith Butler qui souligne qu'une mobilisation des politiques féministes s'énonce dans une « *pratique qui souligne la désidentification d'avec les normes régulatrices* » (*Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du sexe*, Éditions Amsterdam, 2009), je m'associe à cette pensée qui fait de la désidentification « [...] *d'avec tout ce qui est familier et donc rassurant, y compris l'identité et les valeurs [...]* » (Braidotti) un passage qui me permet de déjouer l'assignation en lui retirant son pouvoir immobilisant et assujettissant.

Raphaëlle de Groot performe la mutation en endossant les habits de l'inclassable et, par cet *exercice*, propose de revoir l'assignation à la conformité. Avec la performance de De Groot, et avec d'autres pratiques qui s'y apparentent, je tente de penser des ouvertures vers des savoirs qui ne relèvent pas de l'injonction, mais d'une volonté de comprendre que ce qui nous est inconnu nous est peut-être salutaire. ⊥



# Féminisme et technique : entretiens croisés entre Marguerite Duras et Avital Ronell

PAR JONATHAN HOPE

## LA PASSION SUSPENDUE

Entretiens avec Marguerite Duras  
par Leopoldina Pallotta della Torre  
traduit par René de Cecatty,  
Seuil, « Romans français (H.C.) », 187 p.

## AMERICAN PHILO

Entretiens avec Avital Ronell  
par Anne Dufourmantelle  
Stock, 263 p.

À quoi se reconnaît une pensée féministe? La question en convoque une autre, plus essentielle : y a-t-il des traits partagés par tout ce qui se réclame de la pensée féministe? Le féminisme n'échappe-t-il pas, malgré certaines propositions fermes (concernant, par exemple, l'égalité des femmes et des hommes, ou l'intégrité sexuelle des individus), à une définition simple et uni-

voque? N'est-ce pas un discours de la déconstruction, voire de la *destruction*, extrêmement efficace? La lecture simultanée de deux livres d'entretiens, soit *La passion suspendue* (Duras et Torre) et *American Philo* (Ronell et Dufourmantelle), renforce cette interprétation d'un féminisme pragmatique, qui se heurte au monde. La nature de ces ouvrages soulève certaines difficultés formelles —